

Les économistes ont beaucoup à dire sur nous

Les économistes sont souvent décriés, particulièrement en période de tensions. Or, d'une part, tous les économistes ne s'intéressent pas aux marchés financiers et aux produits dérivés (loin de là). Et, d'autre part, sur nombre d'autres sujets qui vont des paradoxes de la vie quotidienne à la mesure des performances des institutions, ils ont beaucoup à dire.

Après « Sex, Drugs & Economics »

THE SOULFUL SCIENCE. WHAT ECONOMISTS REALLY DO AND WHY IT MATTERS

par Diane Coyle
Princeton, Princeton University Press, 2007, 279 pages.

Economiste anglaise, titulaire d'un doctorat de Harvard, Diane Coyle a déjà proposé une introduction peu conventionnelle à l'économie sous le titre explicite « Sex, Drugs & Economics » (voir ci-dessous pour la version française du même exercice). En revenant sur des sujets comme le sport, le mariage et même le sexe, elle rappelait quelques vérités : tout à un coût, tout change, la concurrence est un mécanisme efficace.

Son nouvel ouvrage porte sur les économistes et leurs travaux. Les économistes ont plutôt mauvaise presse. Ils seraient même, à lire certains critiques, responsables des problèmes et du malheur des gens. Coyle reconnaît aisément qu'il y a souvent du jargon et parfois de la prétention. L'image des économistes ne correspond toutefois pas à ce qu'ils sont ni à ce qu'ils font.

Les néo-classiques orthodoxes ont alimenté le XX^e siècle de leurs recherches et préconisations. Celles-ci sont assises sur la représentation, un rien caricaturée, d'un « homo œconomicus » interchangeable, cupide et calculateur, mû par la seule rationalité instrumentale. Coyle rappelle que ces conceptions sont dépassées. L'économie, nourrie de psychologie voire de neuroscience, s'appuie sur une vision plus large des raisons des acteurs.

La mathématisation, souvent jugée excessive, de la discipline s'explique d'abord par l'évidente disponibilité accrue des données. Elle permet une technicité scientifique

que lui dénie pourtant les autres « sciences sociales ». La thèse de Coyle est que l'économie est aujourd'hui la science humaine par excellence.

Il est aisé de signaler les défaillances. Il est malhonnête de ne pas voir les avancées. Coyle a raison d'écrire que le véritable sujet de l'économiste est l'étude de l'humanité. Elle a également raison de signaler que la profession s'intéresse maintenant aux réseaux et aux institutions, avec une diversité d'outils et d'orientations, gagée par une incontestable rigueur. Elle a encore raison de dire que dans les prochaines années théorie et économétrie permettront encore de progresser dans la connaissance des activités humaines.

Coyle n'entre pas dans les cuisines et les querelles méthodologiques. Elle montre juste combien les résultats des économistes importent pour accompagner des politiques efficaces, que ce soit en matière de transports intra-urbains ou de développement dans le monde. La leçon à tirer de Coyle est que les économistes sont des gens sérieux, rigoureux, curieux, et soucieux du bien-être de tous. Ils gagneraient parfois à plus d'humilité et souvent à plus de pédagogie.

L'économétrie de la peine de mort

THE ECONOMISTS' VOICE. TOP ECONOMISTS TAKE ON TODAY'S PROBLEMS
par Joseph E. Stiglitz, Aaron S. Edlin, J. Bradford DeLong
New York, Columbia University Press, 2007, 317 pages.

Trois professeurs de Columbia, dont Joseph Stiglitz, ont repris le titre de la revue qu'ils dirigent « The Economists' Voice » (www.bepress.com/ev/) pour proposer un florilège d'essais signés par une trentaine d'économistes de renom (dont quatre prix Nobel). Ils traitent de neuf thèmes : le changement climatique, l'économie internationale, les coûts de la guerre en Irak, la

politique fiscale, les retraites, la réforme de l'impôt, la politique sociale, l'immobilier et la peine de mort. Chacun trouvera de quoi s'informer ou s'étonner.

D'une telle collection, avec des signatures aussi différentes que celles de Paul Krugman et de Martin Feldstein, émergent des accords et des convergences. La crise immobilière et les difficultés annoncées de Fannie Mae et de Freddie Mac (les papiers datent

de 2007) ne donnent pas véritablement lieu à d'importants débats. La question est seulement celle de l'ampleur de la crise. Sur le réchauffement de la planète, les quatre textes concluent tous à la nécessité d'agir malgré les incertitudes. Il n'en va pas de même pour la peine capitale. Gary Becker y est favorable pour les meurtriers, en tant qu'instrument de dissuasion. D'autres auteurs, ne se plaçant jamais sur le registre moral, ne constatent aucune preuve économétrique d'une incidence sur les comportements.

Au-delà de la quête des affinités et des contradictions, il ressort de l'ouvrage quelques pépites. Les estimations des coûts de la guerre en Irak varient, selon le périmètre des dépenses induites, de 100 milliards de dollars à 2.000 milliards. Stiglitz, qui a ensuite évalué ce montant à 3.000 milliards, remarque juste qu'en termes d'usage des ressources, il aurait peut-être été préférable de les distribuer sous la forme de financements d'études pour des dizaines de millions de jeunes, avec des dotations individuelles de 100.000 dollars. Avec le même goût

des divisions, Edward Glaeser analyse les conséquences de l'ouragan Katrina à la Nouvelle-Orléans. Pour reconstruire la ville et ses équipements, les autorités fédérales dépensent 200 milliards de dollars. Une alternative aurait été de donner à chacun des habitants de cette ville en déclin 200.000 dollars. Un tel chèque, dans une ville où le revenu moyen par tête est de 20.000 dollars, aurait des conséquences plus importantes et immédiates sur la qualité de vie des gens, à

la Nouvelle-Orléans ou là où ils déménageraient.

La rationalité des délinquants

THE LOGIC OF LIFE. THE RATIONAL ECONOMICS OF AN IRRATIONAL WORLD
par Tim Harford
New York, Random House, 2008, 272 pages.

Tim Harford porte un regard à la fois amusé et sérieux sur les problèmes contemporains. Journaliste au « Financial Times », auquel il contribue notamment avec une délectable chronique « Dear economist », il décèle du rationnel même dans les conduites a priori les plus irrationnelles. Il en ressort, comme en radiographie, une image précise et parfois troublante.

Sur le plan de la criminalité, Harford soutient (avec nombre d'autres économistes et criminologues) que la délinquance a un fondement purement rationnel, parfaitement intéressé. Crimes et délits peuvent rapporter plus et plus vite que la réussite scolaire ou le dur labeur. En outre, la perspective de la prison n'est pas aussi honteuse pour tout le monde. A la question du racisme, Harford trouve aussi des fondements rationnels dans les comportements évidents ou déguisés de discrimination. De l'aggrégation de ces microcomportements naît la ségrégation. Il relève de

manière plus inédite que « faire le Blanc » (c'est-à-dire se comporter comme un bon élève) est une attitude discréditée chez les jeunes défavorisés, ce qui peut expliquer en partie leur moindre réussite. Polisson raisonné, Harford consacre de savoureux développements au sexe, pour indiquer que de nouvelles formes de sexualité ne sont pas forcément déviantes. Ce sont des conduites de maîtrise des risques.

L'écriture de Harford est alerte et complice. L'ouvrage, avec ses vertus (drôlerie et étonnement garantis) et ses défauts (souci trop prononcé de la loufoquerie), s'inscrit dans la ligne en développement des textes qui rendent l'économie accessible et sympathique.

JULIEN DAMON
Professeur associé à Sciences po
(cycle d'urbanisme)

